Ami du Clergé du 9 juillet 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XLIV. *7e Dim. après la Pentecôte :* L'homme jugé d'après ses œuvres, 417. — XLV. *8e Dimanche :* Soyons des économes fidèles et prévoyants, 419.
Pour la fête de S. Vincent de Paul. — Les étapes de la charité, 421.
Pour la fête de S. Jacques le Majeur. — Sa vocation, son apostolat et son martyre, 423.
Pour la fête de sainte Anne. — I. Les mères des saints, 425.
Mois de Marie. — XXVI. Au pied de la Croix, 426. — XXVII. La Vierge de pitié, 428. — XXVIII. Le matin de Pâques, 430.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XLIV

7e Dimanche après la Pentecôte

L'HOMME JUGÉ D'APRÈS SES ŒUVRES

Mes frères,

Dans l'Evangile de ce jour Notre-Seigneur nous indique un excellent moyen de reconnaître la valeur de ceux qui nous entourent et notre propre valeur : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Les fruits, les productions de notre activité, ce sont nos actions bonnes ou mauvaises et les effets qu'elles produisent. C'est donc à leurs œuvres et aux résultats bons ou mauvais de ces œuvres que nous discernerons les bons des méchants, ceux à qui nous pouvons accorder notre confiance et ceux à qui nous devons la refuser. C'est à nos propres œuvres, également, que nous reconnaîtrons si nous sommes nous-mêmes bons ou mauvais, dignes ou indignes du royaume des cieux.

I

« Gardez-vous des faux prophètes, » recommande Notre-Seigneur à ses disciples. On donnait le nom de prophète, chez les Juifs, non seulement aux hommes qui annonçaient l'avenir de la part de Dieu, mais encore à tous ceux que celui-ci chargeait de parler, d'enseigner en son nom. Le prophète par excellence est N.-S. Jésus-Christ lui-même et les foules enthousiastes le proclamaient lorsqu'elles s'écriaient : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » Depuis la venue de Jésus-Christ, les seuls prophètes que nous devons écouter et auxquels nous devons accorder notre confiance sont ceux qui nous enseignent les vérités qu'il a enseignées et la morale qu'il a prêchée. Qu'ils le fassent en vertu de la mission qu'ils ont reçue de l'Eglise, comme les prêtres, qu'ils le fassent en vertu de leurs devoirs d'état, comme les pères et les mères et les maîtres chargés d'instruire la jeunesse, qu'ils le fassent uniquement par zèle pour l'amour de Dieu et des âmes, comme y travaillent tant de catéchistes volontaires et tant de personnes pieuses attentives à glisser dans leurs conversations quelques bons conseils ou quelques paroles d'édification, qu'ils le fassent de vive voix ou par la plume, dans les journaux qu'ils rédigent ou dans les revues et les livres qu'ils publient, s'ils s'inspirent de l'Evangile pour éclairer les intelligences et former les consciences, ce sont de vrais prophètes dignes d'être écoutés et crus.

Mais à côté de ces bons serviteurs de la vérité, combien de faux prophètes, combien d'apôtres du mensonge ! Il en existait du temps de Notre-Seigneur : c'étaient tous ces pharisiens hypocrites, jaloux et haineux qui, sous les apparences de la piété, cherchaient à capter la confiance du peuple afin de conserver leur empire sur lui. Leurs prières faites au coin des rues ou sur les places, leurs aumônes distribuées avec ostentation, leurs jeûnes vrais ou simulés, telle était la peau de brebis sous laquelle ils dissimulaient leur méchanceté, mais au fond ils n'étaient que des loups ravisseurs, acharnés contre Jésus dont ils avaient juré la perte et contre les âmes en les détournant de leur Sauveur.

Et depuis, que de faux prophètes se sont succédé dans le monde ! Ce sont les hérétiques de tous les temps, niant l'une ou l'autre des vérités de notre Symbole ou supprimant du Décalogue ce qui pouvait les gêner, eux ou leurs adeptes. Ce sont les philosophes des derniers siècles, les socialistes, les communistes de notre époque. Tous, de façon ouverte ou déguisée, sont les adversaires de la religion, refusent de croire à ses dogmes ou d'admettre sa morale privée ou sociale.

A les entendre, ils n'ont en vue que le bonheur de l'humanité, ils veulent libérer les intelligences en les débarrassant de croyances gênantes et surannées, ils veulent procurer le bonheur du peuple en remettant en ses mains ses destinées et en l'affranchissant de maîtres importuns, ils veulent supprimer toutes les inégalités sociales par le partage des biens. Voilà, avec cent autres utopies par lesquelles ils amusent le peuple, la peau de brebis sous laquelle ils dissimulent leurs desseins véritables. En réalité, tous les partisans de ces doctrines impies et antisociales ne sont que des loups ravisseurs, n'ayant nullement en vue le bonheur du peuple, mais le sacrifiant à leurs propres intérêts et au succès de leur ambition.

II

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, » a dit Notre-Seigneur. Il est facile de reconnaître l'excellence de l'Evangile aux fruits qu'il a produits et qu'il continue de produire dans le monde. Il y a apporté la liberté. La plus grande partie de l'humanité gémissait dans l'esclavage quand Notre-Seigneur parut. Or le premier soin de l'Eglise fut de réhabiliter les esclaves, d'améliorer leur condition, de les affranchir insensiblement, en

sorte qu'aujourd'hui l'esclavage n'existe plus que là où la religion catholique n'a pu pénétrer encore.

L'Evangile a apporté au monde l'égalité, en rappelant que tous les hommes ont la même origine et les mêmes destinées, en imposant à tous les mêmes vérités à croire et les mêmes préceptes à observer, en offrant à tous, aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, les mêmes moyens pour assurer leur salut.

L'Evangile, enfin, a apporté au monde la fraternité et la charité mutuelle. Où étaient, avant Jésus-Christ, les hôpitaux et les asiles de toute sorte pour la souffrance et la misère ? Ils étaient inconnus. Aujourd'hui on les trouve partout, surtout où l'influence de la religion se fait davantage sentir, et pour les desservir, la charité chrétienne les a peuplés de Frères et de Sœurs de tout nom, heureux de se dévouer au service des malades, des vieillards et des orphelins.

Voilà, m. f., les excellents fruits, et je pourrais en citer bien d'autres, qu'a produits et que continue de produire l'Evangile.

Voyons maintenant ceux qu'ont produits les faux prophètes dont nous parlions tout à l'heure.

C'est d'abord le vide dans les intelligences. Aux données précises de l'enseignement chrétien qu'ils ont rejetées comme des superstitions et des chimères, ils ont substitué des systèmes vagues, incohérents et se détruisant les uns les autres. A ceux qui leur demandent d'où ils viennent, où ils vont, quelle voie ils doivent prendre pour atteindre le but de leur vie terrestre, ils sont incapables de répondre. Or quelle souffrance, déjà, pour ceux qui réfléchissent, de demeurer sans solution au sujet de ces grands problèmes qui tourmentent leur conscience ! Quelle tentation aussi ! Car si, comme on le leur dit, il n'y a rien après cette vie, ils en concluent qu'ils doivent demander à la vie présente toute la somme de bonheur possible et pour l'obtenir tous les moyens leur semblent bons.

Après s'être affranchis des dogmes, ils s'affranchissent également de la morale et considèrent comme leur étant permis tout ce qui leur est profitable et avantageux. C'est parce que cette morale laïque, cette morale sans Dieu a pris chez un trop grand nombre la place de la morale chrétienne, qu'on rencontre aujourd'hui tant de personnes sans conscience, n'ayant plus même le sentiment de la justice et de l'honnêteté, tant d'escrocs qui ravissent aux autres leurs économies péniblement amassées et se croient d'autant plus honorables qu'ils se sont davantage enrichis avec l'argent des autres, tant d'assassins même, qui ne reculent pas devant le crime afin de se procurer de l'argent et pouvoir jouir de la vie.

Les fruits produits par les doctrines antichrétiennes des faux prophètes modernes, ce n'est pas le bonheur depuis si longtemps promis, mais la misère universelle causée par le chômage, l'égoïsme, l'amour effréné du bien-être et des plaisirs.

Sur un champ moins vaste, le moyen que Notre-Seigneur nous indique dans l'Evangile d'aujourd'hui pour distinguer les bons des mauvais, peut nous être très utile afin de discerner celles à qui nous pouvons accorder notre confiance parmi les personnes qui nous entourent et qui par leurs exemples, leurs discours, leurs conseils, sont susceptibles d'exercer sur nous quelque influence. Ces personnes sont-elles charitables dans leurs jugements et leurs paroles, serviables envers tous, respectueuses du bien d'autrui, chastes dans leur conduite et leurs conversations, laborieuses et faisant à force de travail et d'économie honneur à leurs affaires ? Pratiquent-elles la religion par conviction et non par routine ou par intérêt ? Ce jeune homme est-il bon fils, bon frère ? Ces époux sont-ils bien unis, ces pères et mères mettent-ils tous leurs soins à bien élever leurs enfants ? Voilà autant de fruits excellents que ne peuvent produire de mauvais arbres, vous pouvez accorder votre confiance à ceux qui les produisent et aurez tout profit à les fréquenter.

Ceux avec qui vous vivez font-ils, au contraire, tout l'opposé de ce que nous venons de dire ? Défiez-vous-en, fuyez-les ; si belles que soient leurs paroles, si doucereux que soient leurs discours, ce sont des hypocrites qui disent et ne font pas, ce sont de faux prophètes, des loups ravisseurs dont les mauvais exemples vous entraîneront au mal plus sûrement que leurs belles paroles ne vous porteront au bien.

III

La règle que Notre-Seigneur nous donne pour juger le prochain, il nous invite à nous en servir pour nous juger nous-mêmes. Nous sommes, nous aussi, un arbre planté dans le champ du bon Dieu. Que vaut cet arbre ? C'est à chacun de nous de répondre. Quels fruits produisons-nous ? que sont nos œuvres ? sont-elles bonnes ou mauvaises ? « Les œuvres de la chair, dit S. Paul, sont l'impureté sous ses différentes formes, le culte des idoles, et il n'y en a pas qu'en bois et en pierre, les empoisonnements, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les inimitiés, l'envie, les meurtres, les ivrogneries, les débauches et autres crimes semblables. » Certainement mauvais est l'arbre qui produit de pareils fruits, l'homme qui accomplit de pareilles œuvres. Aussi S. Paul affirme-t-il que tous ceux qui commettent ces crimes ne seront point héritiers du royaume de Dieu. (Gal., v, 19).

Les fruits du St-Esprit, au contraire, sont « la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. » (Gal., v, 22). Ce sont là les fruits que produit l'homme où habite le St-Esprit, telles sont les vertus qu'il pratique et qui font de ses actions des œuvres saintes dignes d'être récompensées au ciel.

Or de toutes ces œuvres, lesquelles pratiquons-nous ? Les premières ou les secondes ? Et à suppo-

ser que nous n'accomplissions pas les premières, que nous ne nous rendions pas coupables de ces fautes énormes qui ferment le ciel à ceux qui les commettent, cela ne suffirait pas pour notre salut, il nous faut de toute nécessité accomplir les secondes, car il n'y a pas que l'arbre produisant de mauvais fruits qui, au dire de Notre-Seigneur, sera coupé et jeté au feu, l'arbre simplement stérile et qui n'en produit pas de bons aura le même sort.

Mais, me direz-vous, je prie beaucoup, j'ai le nom du bon Dieu toute la journée sur les lèvres, je récite mon chapelet, je vais à la messe tous les jours, je suis de toutes les confréries, je parle de la religion à qui veut m'entendre... Tout cela est très bien, mais si en même temps vous êtes égoïstes et n'aimez pas à rendre service, si vous êtes avares et sans charité pour les pauvres, médisants et sans cesse occupés à déchirer la réputation du prochain, si vous êtes paresseux et peu soigneux de vos intérêts, peu délicats sous le rapport de la justice, si vous négligez vos devoirs d'état, vous avez beau multiplier les prières, vous omettez le principal, à savoir les bonnes œuvres, et seules nos œuvres nous accompagneront au tribunal de Dieu.

Hâtons-nous donc de produire des fruits et de bons fruits pendant que nous le pouvons, et, pour nous y encourager, rappelons-nous souvent les dernières paroles du Sauveur dans notre Evangile : « Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux. » Ainsi soit-il.

XLV

8e Dimanche après la Pentecôte

SOYONS DES ÉCONOMES FIDÈLES ET PRÉVOYANTS

Mes frères,

L'Evangile de ce jour nous rappelle trois vérités extrêmement importantes et que cependant nous oublions trop volontiers. La première est que nous ne sommes sur la terre que pour servir Dieu ; la seconde, que nous serons au sortir de ce monde jugés sur la façon dont nous l'aurons servi ; la troisième, enfin, qu'il faut, pendant que nous le pouvons encore, faire le nécessaire pour nous rendre ce jugement favorable.

I

« Un homme riche, dit Notre Seigneur, avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. » Les économes, les intendants de ce genre n'étaient sans doute pas plus rares au temps du Sauveur qu'aujourd'hui, et ceux auxquels il s'adressait en connaissaient très probablement. Ils n'en comprendront que mieux la leçon que Jésus va leur donner.

Nous nous imaginons que nous sommes les maîtres de notre personne et des biens que nous possédons et que nous pouvons en disposer à notre gré. C'est là une grande erreur : nous sommes les créatures de Dieu et comme tels nous appartenons à Dieu comme l'œuvre appartient à l'ouvrier qui l'a faite. Or Dieu nous a créés pour sa gloire et son service. Nous devons faire servir à cette fin tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons reçu de lui.

Il nous a donné un corps doué de force physique, des sens, des membres aux aptitudes diverses ; il nous a donné une âme enrichie de facultés et de talents plus ou moins considérables, il nous a départi des biens, des richesses plus qu'à d'autres peut-être. Notre premier devoir est de reconnaître que tout cela nous vient de lui et de lui en être reconnaissants. C'est ensuite, non pas de nous en prévaloir, d'en tirer vanité, de faire servir tout cela à notre orgueil, à notre ambition, à nos plaisirs, comme si Dieu nous l'avait donné dans ce but, mais de l'employer à procurer sa gloire. C'est, en d'autres termes, de nous considérer non pas comme les maîtres, comme les propriétaires de ces biens, mais seulement comme en étant les économes, les intendants, les fermiers et de les gérer pour le plus grand profit de leur véritable maître qui est Dieu.

Or le faisons-nous ? L'économe dont parle notre Evangile dilapidait les biens de son maître et les faisait servir à ses plaisirs, en sorte que leur propriétaire n'en tirait que des revenus nuls ou infimes. Est-ce que la plupart d'entre nous ne lui ressemblent pas ? Comme je le disais tout à l'heure, ne faisons-nous pas servir uniquement à nos intérêts terrestres, à notre vanité, à nos plaisirs, la santé, les forces, l'intelligence, les talents, les richesses que Dieu nous a confiés, au lieu de les faire servir à sa gloire ? Si cela est, nous sommes, nous aussi, des économes infidèles, des prévaricateurs, des intendants malhonnêtes, et tôt ou tard il nous faudra, comme l'économe de l'Evangile, rendre compte à notre Maître de nos malversations.

II

Quand cela ? A l'heure de notre mort, quand, au sortir de ce monde, notre âme paraîtra devant Dieu pour être jugée. L'interrogatoire que nous aurons alors à subir sera le même que celui que fit subir à son intendant coupable le maître injustement dépouillé : « Rendez-moi compte de votre administration, » nous dira à nous aussi le souverain Juge.

Il est à remarquer, toutefois, que le maître de l'Evangile, tout en demandant à son intendant de rendre compte de sa gestion, ne le congédie pas tout de suite. Il lui laisse un peu de temps, soit pour lui permettre de se justifier, soit pour mettre un peu d'ordre dans les affaires dont il va lui falloir rendre compte. Dieu agit de même avec nous. Lui aussi a la bonté de nous avertir, de préparer le compte qu'il nous faudra lui rendre. Il le fait de mille façons, par la vieillesse à laquelle nous sommes parvenus, les infirmités qui affaiblissent

nos corps, les maladies qui nous minent, la mort de nos proches et de nos amis, par les grâces intérieures qu'il nous envoie, les remords qu'il fait naître en nous, la crainte salutaire de ses jugements... Ah ! puissions-nous entendre ces avertissements et mettre à profit le temps, bien court peut-être, qui nous sépare de la reddition de nos comptes !

C'est ce que fait notre économe. Il se dit en lui-même : « Que ferai-je si mon maître m'ôte l'administration de ses biens ? Travailler la terre ? Je ne le puis. Mendier ? J'en ai honte. Je sais ce que je ferai, afin que, lorsque mon emploi m'aura été enlevé, je trouve des gens qui me reçoivent. » Et ajoutant de nouveaux vols à ceux dont il était déjà coupable, il remit aux créanciers de son maître une partie de leur dette, afin de s'en faire des amis et des protecteurs pour plus tard.

Son maître, l'ayant appris, ne peut s'empêcher de vanter l'habileté de son intendant. Sans doute, il n'approuve pas le nouveau tort qui lui est fait, mais il constate, et Notre-Seigneur le constate comme lui, que dans leur genre les méchants sont plus habiles que les justes et les enfants du siècle plus ingénieux et plus intrépides dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière.

Ne sommes-nous pas nous-mêmes une preuve de cette vérité ? Lorsqu'il s'agit de nos intérêts temporels, ne sommes-nous pas pleins d'attention et d'ardeur pour les faire prospérer et augmenter ainsi notre fortune ? Voyez le cultivateur : avec quel empressement il utilise les progrès et les méthodes nouvelles qu'on lui signale, afin de récolter davantage ; le commerçant : comme il est à l'affût des bonnes occasions qui lui permettront d'augmenter ses bénéfices ; celui qui se destine aux carrières libérales : avec quel acharnement il prépare ses examens pour réussir et obtenir une belle situation. Les uns et les autres, pour atteindre leur but, ne reculent devant aucune dépense, aucune démarche, aucune fatigue. Se donnent-ils, nous donnons-nous nous-mêmes autant de peine lorsqu'il s'agit de nos intérêts éternels ? Sommes-nous aussi attentifs à remplir tous nos devoirs envers Dieu, saintement ambitieux d'amasser toujours plus de mérites afin d'obtenir au ciel une plus belle place ?

Hélas ! si nous sommes sincères, nous serons obligés de nous avouer qu'autant nous sommes soucieux de nos intérêts temporels, autant nous sommes indifférents relativement à nos intérêts éternels ; autant nous sommes empressés à mettre en œuvre nos talents pour améliorer notre sort ici-bas, autant nous le sommes peu à les faire servir à la gloire de Dieu et à notre salut. Et cependant ils nous ont été surtout donnés dans ce but, et il nous faudra tôt ou tard rendre compte de l'emploi que nous en aurons fait.

III

Que faire donc pour que ce compte soit moins rigoureux ? Il y aurait bien un moyen : faire pénitence, pratiquer de rudes macérations, nous soumettre à d'humiliantes occupations, comme le faisaient les pénitents d'autrefois qui se retiraient dans le cloître pour y expier leurs péchés. Hélas ! ce temps n'est plus. « Je ne puis me mettre à bêcher la terre, j'ai honte de mendier, » disait l'économe infidèle. Nous aussi la pénitence nous effraie, les jeûnes, les macérations, les retranchements volontaires dans le boire, le manger et le dormir en expiation des péchés ne sont plus de mode aujourd'hui. Du reste, nos tempéraments débiles ne pourraient plus guère les supporter.

Que faire donc pour satisfaire à la justice divine, puisque, pareils à l'économe infidèle, nous ne voulons subir ni châtiments physiques ni épreuves morales ? Notre-Seigneur nous l'apprend dans les dernières lignes de notre Evangile : « Faites-vous, dit-il, des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Jésus appelle les biens de ce monde : « richesses d'iniquité, » parce que trop souvent elles ont une origine inique. Que d'injustices, que de crimes ne commet-on pas, en effet, pour se les procurer ! Lisez les faits divers des journaux : la plupart des assassinats, des meurtres qu'ils racontent, ont été accomplis pour dévaliser leurs infortunées victimes, s'emparer de leur argent. Les fraudes, les escroqueries de toute sorte n'ont pas d'autre but. Jésus appelle encore ainsi les richesses parce qu'on en fait un usage souvent coupable et un instrument de péché. Eh bien ! Notre-Seigneur nous invite à purifier cette origine, à réparer cet emploi coupable de l'argent en le consacrant aux bonnes œuvres. Donnons-le, semons le autour de nous, pour l'amour de Dieu et, comme disaient nos ancêtres, « pour le remède de notre âme, » et au lieu de servir à notre damnation il deviendra l'instrument de notre salut éternel.

Et qu'elles sont nombreuses, les œuvres qui se recommandent à notre charité ! Nous n'avons pas besoin, comme l'économe infidèle, de les appeler à nous, elles se chargent de venir nous trouver et de nous tendre la main ; quêteurs et quêteuses se succèdent à nos portes, et si besogneux, si pressants, si insinuants qu'il est impossible de leur refuser. Journaux et revues nous sollicitent en faveur de souscriptions sans cesse nouvelles. Ecoles libres, patronages, ouvroirs, églises à restaurer ou à bâtir, Œuvres des Vocations sacerdotales, de la Propagation de la foi, de la Sainte Enfance, de l'Adoption, que d'Œuvres éminemment utiles et méritantes nous pouvons soutenir si le bon Dieu nous a donné les richesses en partage !

Peut-être murmurons-nous contre la multitude de ces Œuvres et leurs demandes importunes et toujours renouvelées. Ah ! combien au contraire nous devrions être reconnaissants à ces mendiantes du bon Dieu qui nous fournissent l'occasion de satisfaire à la justice de Dieu et d'acqué-

rir des amis qui nous ouvriront les tabernacles éternels ! Ces amis, ce sont les enfants à qui nous aurons procuré une éducation chrétienne et dont nous aurons aidé à assurer la persévérance, ce sont les petits enfants infidèles que nous aurons permis de baptiser ou de recueillir, les païens que la Propagation de la foi convertira, les prêtres que nous aurons aidés à parvenir au sacerdoce et à toutes les messes desquelles nous aurons une part. Ce sont en un mot tous ceux que nous aurons secourus physiquement ou moralement ; mieux que cela : cet ami, ce sera Jésus-Christ lui-même, puisqu'il considère comme fait à lui même ce que nous faisons au moindre des siens.

Ah ! m. f., comme il fera bon être jugé par cet ami ! Il ne nous retirera l'administration des biens éphémères d'ici-bas que pour nous donner en partage les biens éternels : « Courage, bon serviteur, nous dira-t-il, puisque tu as bien utilisé les talents que je t'avais confiés, reçois mon Paradis en récompense, entre dans la joie de ton Seigneur. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. VINCENT DE PAUL

(19 juillet)

LES ÉTAPES DE LA CHARITÉ

Mes frères,

Après les tristesses du protestantisme et des guerres de religion, et au milieu des misères de la Fronde, S. Vincent de Paul apparut, au cours du grand siècle, comme l'incarnation de la charité. Les circonstances de sa jeunesse l'avaient mis en effet en contact avec toutes les classes de la société : étudiants, galériens, nobles, paysans ; et son âme attentive et riche d'esprit surnaturel avait su discerner toutes les indigences de l'esprit et du cœur à côté des misères physiques.

Mais beaucoup passent indifférents au spectacle de la douleur ; S. Vincent ne fut pas de ceux-là ; à la lumière de sa foi et sous l'inspiration de sa charité, il comprit, il fut touché, ému ; et non pas d'un stérile sentiment de commisération, mais d'une sainte ardeur qui fit de lui, comme on a pu le dire, « le ministre de la charité nationale. » Asile des enfants trouvés, hôpitaux, Sœurs de charité pour le soulagement corporel, Prêtres de St-Lazare, retraites et séminaires pour la formation du clergé, missions pour l'instruction du peuple, tel est le trop rapide et succinct aperçu d'une activité merveilleuse dont le rayonnement est parvenu jusqu'à nous.

Acceptez, m. f., qu'en cette fête et sous la protection de ce grand saint, nous fassions par manière d'examen de conscience une méditation sur les étapes de la charité : voir, comprendre et agir.

I — *Voir*

Tout en vivant au milieu du monde, nous sommes peu habitués à regarder autour de nous, à nous intéresser aux autres. Les sujets ordinaires de nos pensées sont surtout personnels ; quant aux autres, ils ne nous intéressent que dans la mesure où ils peuvent être pour nous ou un secours ou une menace. Et si encore cette orientation exclusive de nos pensées se faisait dans le sens de notre sanctification et de notre salut ! Mais loin de là, c'est au contraire d'intérêts matériels, de caprices, de futilités, parfois même de rancœur et de vengeance que nous sommes occupés. Et tel est notre égoïsme avide de satisfactions et jamais rassasié que nous tendons, chose monstrueuse, à nous considérer comme le centre du monde et à exiger que tous soient à notre service.

C'est là une erreur et une faute ; car nous sommes, de par notre origine commune, membres de la grande famille humaine, et déjà le poète latin avait compris la leçon de cette origine quand il disait : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne me paraît étranger. » Dans une famille, en effet, on partage les joies et les peines, les pensées et les désirs les uns des autres ; si l'un est dans la peine, vers lui converge l'affection de tous ; s'il est malade, tous sont prêts, pour le sauver, à tous les dévouements et à tous les sacrifices.

Mais une raison plus haute encore nous impose à tous cet esprit de famille ; nous sommes, par le baptême et par la grâce, enfants de Dieu, nous avons reçu son divin Esprit, une participation à sa propre vie, une communication de ses secrets divins. A ce titre, nous devons partager cette pensée et cet amour de Dieu qui, atteignant toutes les créatures, les soutiennent, les conduisent et les assistent tout le long de leur existence.

Mais, direz-vous, ce que Dieu peut faire en raison de sa science et de sa toute puissance infinie devient manifestement impossible à notre ignorance et à notre faiblesse. Cela est vrai ; aussi ne nous est-il pas demandé de tout voir dans le détail et de la même manière ; sachons seulement mesurer notre attention et notre amour à la proximité de ceux qui vivent autour de nous ; puis, petit à petit, progressivement, nous étendrons le cercle de notre attention.

Autour de nous, mêlés à notre vie, des êtres que les liens du sang, de la reconnaissance ou de l'amitié nous rendent très prochains pensent, s'agitent et vivent. Ils ont peut-être dans leur vie quelque nécessité, dans leur esprit ou leur âme quelque indigence, en leur cœur quelque douleur intime ; ne passons pas indifférents. Et ne disons pas que tout cela nous est caché : la vraie charité, unie à un peu d'expérience, a vite fait de découvrir les souffrances cachées, les désirs secrets, et il est rare qu'elle soit impuissante à faire un peu de bien. Sachons donc sortir de notre égoïsme, sachons voir et regarder autour de nous : c'est la première étape de la charité.

II. — *Comprendre*

Il est parfois bien difficile, quand on vit en société, de ne pas s'apercevoir de la souffrance sous

toutes ses formes ; mais combien passent sans être touchés, sans que leur cœur soit ému de compassion ! Ils voient, mais ils ne comprennent pas.

Cette seconde étape de la charité comporte deux opérations qui doivent s'unir harmonieusement pour atteindre le but : réfléchir et sentir. Un proverbe de philosophie nous dit que l'on ne saurait vouloir ce qu'on ne connaît d'aucune sorte. On ne saurait non plus s'apitoyer sur une souffrance si on l'ignore totalement ; mais par contre, plus on la connaît, plus on en mesure toute la profondeur, plus on est touché, ému, prêt à agir. Il faut donc réfléchir sur ce qu'on a vu, et cela non seulement à la lumière de notre jugement propre, mais à l'aide de l'évangile et de la foi. Et il y a lieu de réfléchir sur la gravité de la souffrance en elle-même et sur le degré de peine qu'elle apporte à l'âme visitée par elle.

Prenons deux exemples qui rendront la chose plus compréhensible. L'ignorance religieuse, le désordre moral qui mettent en péril de damnation éternelle sont, pour une âme, le plus grand de tous les maux. Mais pour bien comprendre cela, pour être frappé profondément par cette misère, il faut faire mûre réflexion sur les conséquences de l'erreur et du péché. Et cette misère morale est d'autant plus triste que souvent le malheureux ne songe point à en sortir.

Autre exemple : nous avons reçu de quelqu'un de grandes marques d'amitié et des services signalés ; nous lui rendons cela en gratitude et en affection, mais un jour, nous commettons à son endroit quelque indélicatesse ; pour d'autres, notre geste eût été sans importance, mais à cette personne il apporte une amère déception et une peine fort vive.

Il y a donc lieu, pour bien apprécier une misère, qu'elle soit de l'ordre du corps, du cœur ou de l'esprit, de voir exactement ce qu'elle est en elle-même et de quelle manière elle affecte le sujet.

Pourtant là ne s'arrête point encore notre travail de compréhension. Il est des âmes qui feraient longuement réflexion sur les malheurs d'autrui sans en être touchées ; c'est qu'elles sont accaparées par leurs joies et peines personnelles.

Sont elles heureuses ? Elles croiraient ternir l'azur de leur ciel en songeant à ceux qui souffrent, ou croient naïvement que rien ne souffre quand tout va bien pour elles. Sont-elles, à l'opposé, visitées par l'épreuve ? Elles sont alors tellement absorbées par leur propre souffrance qu'elles deviennent incapables de s'intéresser à celle des autres : la peine, comme la joie, les rend insensibles.

Pour nous, m. f., appliquons-nous, dans les bonnes heures, à mesurer tout ce que nous avons et qui manque aux autres, et dans les heures tristes songeons à tous ceux qui sont encore plus éprouvés que nous. Nous apprendrons ainsi à sentir comme les autres et avec eux ; nous réaliserons quelque chose de ce conseil de S. Paul : « Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie et pleurez avec ceux qui pleurent. » C'est là la seconde étape de la charité.

III. — *Agir*

Et voici la troisième : agir. Car il ne servirait de rien de savoir et de comprendre si là s'arrêtait notre charité ; quand nous dirions au pauvre en haillons : « Va acheter un habit neuf, » ou à l'indigent qui tremble de froid dans son logis sans feu : « Va donc te chauffer, » ce serait conseil inutile parce qu'irréalisable. La charité, pour agir, a besoin de voir et de comprendre ; mais ce n'est là qu'un prélude à l'action.

Où et comment notre charité va-t-elle trouver son exercice ? Tout d'abord autour de nous, dans le cercle de la famille, de la paroisse, de la cité ; puis par l'aumône matérielle, le cercle ira s'agrandissant ; enfin l'aumône spirituelle ira plus loin encore et profitera — c'est le beau dogme de la communion des saints — à l'Eglise tout entière.

Car diverses seront les manifestations de notre charité. Travail et dévouement, affection et soins généreux, voilà de quoi occuper notre amour pour ceux dont nous avons la charge : enfants, parents ou autres. Nous nous souviendrons de plus que la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne et nous aurons à cœur de n'être jamais à charge à nos proches. Sur ce point, qui n'a pas à faire son examen de conscience ? On réserve aux gens du dehors toute son amabilité, on retient devant eux les saillies d'un mauvais caractère ou du mécontentement ; mais rentré dans la famille, on fait subir aux siens toutes les bizarreries du caprice, au point de leur rendre la vie pénible. Nous corriger de ce fréquent et déplorable travers, voilà un premier terrain d'activité pour notre charité.

Un second exercice sera la vigilance sur nous-mêmes pour éviter tout ce qui blesse cette belle vertu ; le prochain a toujours assez d'épreuves et sa croix est assez lourde sans que nous y ajoutions les inventions de notre malice ou de notre légèreté. Et c'est ici le moment de rappeler les sages avertissements de l'Apôtre : « La charité ne pense pas le mal, n'est pas ambitieuse ni jalouse, ne cherche pas son intérêt ; elle croit tout, elle est confiante, elle supporte tout. » Quel vaste programme en ces quelques mots !

L'aumône matérielle nous fournira abondamment des occasions de charité. Nombreuses en effet sont les œuvres qui sollicitent notre générosité et qui nous font ainsi collaborer à des secours aussi variés que nombreux, atteignant une foule de malheureux. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'insister, car l'aumône matérielle est encore la plus volontiers pratiquée : il est plus aisé, a dit un Père de l'Eglise, de renoncer à ce qu'on a qu'à ce qu'on est.

Il y a ensuite la charité du bon exemple : nous pouvons être chacun, dans le milieu social où la Providence nous a placés, le flambeau qui éclaire et le sel qui conserve et préserve de la corruption ; action lente peut-être, invisible souvent, mais pourtant bien vraie et qui réalise les sommets de

la charité. On ne sait jamais tout le bien qu'on fait quand on fait du bien.

A cette action on pourra d'ailleurs ajouter l'apostolat proprement dit : les œuvres diverses, les groupements modernes non seulement appellent tous les chrétiens, à quelque classe sociale qu'ils appartiennent, à faire de l'action catholique : ils ont l'immense avantage de mettre l'apostolat à la portée de tous.

Enfin il reste encore la charité de la prière et du sacrifice qui peut atteindre toutes les âmes et franchir toutes les distances, s'adapter à toutes les épreuves et à tous les besoins. Il y a la sanctification personnelle même ; quelqu'un a dit — c'est, je crois, Elisabeth Leseur : « Une âme qui s'élève, élève le monde. » Jésus Christ avait dit longtemps auparavant : « Je me sanctifie et m'offre en sacrifice, pour qu'ils soient sanctifiés dans la vérité. » (Jo., XVII).

* *

Dans cet exercice de la charité, nous aurons pour guides et pour modèles, non seulement les saints, comme S. Vincent de Paul, mais le Christ lui-même, lequel a voulu voir de près nos misères humaines et les a voulu partager toutes, hormis le péché ; s'il a fait cela, ce n'était point évidemment qu'il ignorât nos épreuves, étant donné sa science infinie, mais il l'a fait pour nous, afin d'affermir notre confiance ; et il a su prodiguer, parfois au prix de miracles aussi merveilleux de délicatesse que de toute-puissance, les consolations de son amour. Engagés résolument dans cette voie qui donnera à notre vie son vrai sens et sa beauté et nous rapprochera de Dieu, nous ne tarderons pas à goûter une suavité profonde, récompense terrestre de nos efforts et gage de la récompense céleste. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JACQUES LE MAJEUR

(25 juillet)

SA VOCATION, SON APOSTOLAT ET SON MARTYRE

Mes frères,

Le Collège apostolique a compté deux membres portant le nom de Jacques. L'un, qui devint le premier évêque de Jérusalem et dont on célèbre la fête le premier mai en même temps que celle de S. Philippe, est connu sous le nom de S. Jacques le Mineur. L'autre, celui que nous honorons aujourd'hui, est appelé S. Jacques le Majeur. Pourquoi ? Est-ce parce qu'il était plus âgé que le premier ou parce que Jésus-Christ l'appela à sa suite avant lui ? En tout cas, il fut bien l'aîné de S. Jacques le Mineur et de tous les apôtres par sa naissance au ciel, car c'est lui qui de tous fut martyrisé le premier.

Nous allons voir successivement sa vocation, son glorieux apostolat et son courageux martyre.

I

Comme la plupart des apôtres, S. Jacques le Majeur n'était qu'un pauvre pêcheur quand Notre-Seigneur l'appela à sa suite. C'est au bord de la mer qu'il l'alla prendre pour en faire un de ses apôtres. Un jour, dit l'Evangile, que près de Bethsaïde le Sauveur longeait la mer de Galilée, il vit trois pêcheurs qui, descendus de leur barque amarrée au rivage, raccommodaient leurs filets sur la grève. C'étaient Jacques et Jean avec Zébédée leur père. « Laissez là vos filets, dit Jésus aux deux premiers, suivez-moi et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Dociles à la voix du Maître, les deux frères quittèrent aussitôt leur barque et leurs filets, dirent adieu à leur père et se mirent à la suite de Jésus.

Admirons, m. f., la générosité avec laquelle Zébédée donne ses enfants à Notre-Seigneur. Quel beau modèle pour les parents à qui Dieu fait l'honneur d'appeler quelqu'un de leurs enfants au service des autels ! Admirons également l'empressement avec lequel S. Jacques et S. Jean répondent à l'appel du Sauveur. Que les jeunes gens apprennent d'eux à rompre les liens de la chair et du sang pour suivre Jésus, eux aussi, s'il daigne les appeler à son service. Tous, qui que nous soyons, apprenons d'eux à nous montrer dociles aux appels de la grâce et aux bons mouvements que le St-Esprit fait naître en nous.

Notre-Seigneur eut à cœur de récompenser notre apôtre et son frère. Il eut pour eux une affection particulière et avec S. Pierre les admit plus que les autres apôtres dans son intimité. Ils sont là tous trois quand le Sauveur ressuscite la fille de Jaïre, ils sont sur le Thabor les témoins de sa Transfiguration. Ils seront les seuls admis au Jardin de Gethsémani pendant la douloureuse agonie du Sauveur.

Ce qui attachait celui-ci à S. Jacques et à son frère, c'est qu'ils étaient vierges tous les deux, c'était leur cœur ardent et plein de zèle pour sa gloire. C'est au point qu'un jour une ville de Samarie lui ayant fermé ses portes, S. Jacques et S. Jean demandent au Maître la permission de faire tomber sur elle le feu du ciel pour la punir de l'affront qu'elle lui a fait. Mais dans sa miséricorde, Jésus les calme en leur faisant comprendre qu'il est venu non pour détruire, mais pour sauver.

S'autorisant de cette préférence de Jésus pour ses fils, Salomé en prit occasion pour solliciter en leur faveur les premières places dans le royaume que le divin Maître venait fonder : « Seigneur, dit-elle, faites que l'un soit à la droite et l'autre à la gauche de votre trône. » Notre-Seigneur lui répondit que Dieu son Père leur donnerait cette place s'il le jugeait bon, mais qu'auparavant il leur faudrait boire le calice qu'il devait boire lui-même, c'est-à-dire souffrir les persécutions et la mort.

II

Jésus est à peine remonté au ciel que S. Jacques et les autres apôtres vont courageusement affronter ces persécutions. Durant la Passion du Sauveur, ils ont eu un moment de faiblesse, ils l'ont lâchement abandonné. Mais, réconfortés par sa

résurrection et ses nombreuses apparitions, fortifiés surtout par la réception du Saint-Esprit, ils réparent noblement leur défaillance momentanée en prêchant sans peur le nom de Jésus à Jérusalem et dans toute la Palestine. Rien ne les arrête, ni les menaces, ni la prison, ni les verges.

Ces souffrances ne rendent que plus ardent le zèle de S. Jacques, et ce zèle, il va jusqu'en Espagne en faire bénéficier ses frères de la dispersion et les nations païennes. Allant de ville en ville à la manière des Juifs pauvres, il demande l'hospitalité aux foyers amis qu'ils rencontre et en retour leur parle de Jésus qu'il annonce et que tous attendent. Tantôt dans l'intérieur des maisons, tantôt sur les places publiques, il leur raconte la vie du Sauveur, il leur dit en pleurant comment il est mort abandonné de tous, puis comment il est ressuscité et remonté au ciel. Sa parole ardente fait naître la foi en bien des âmes et prépare ainsi la route à S. Pierre et à S. Paul qui viendront après lui et évangéliseront les contrées où il aura passé.

C'est durant son séjour en Espagne qu'il fut honoré, dit-on, d'une apparition de la T. S. Vierge, confiée par Jésus mourant à la garde du frère de Jacques, S. Jean. Cette apparition nous montre combien Marie s'intéressait aux débuts de l'Eglise naissante et avec quelle sollicitude maternelle elle soutenait les apôtres de son Fils dans leur rude tâche de missionnaires.

On raconte donc qu'une nuit, une de ces belles et chaudes nuits d'Espagne tout embaumée des parfums de l'oranger et du grenadier, S. Jacques priait avec ses nouveaux convertis sur les bords de l'Ebre, non loin de Saragosse. Tout à coup une lueur merveilleuse éclaire les cieux et des voix se font entendre, répétant en chœur l'*Ave Maria*. C'étaient les anges qui, en chantant ses louanges, escortaient la Sainte Vierge venant d'Orient. Bien pieusement ils la placèrent sur une colonne de marbre blanc comme sur un trône improvisé. Marie consola S. Jacques, lui parla de la patrie lointaine et de son bien-aimé frère S. Jean. Elle lui dit combien souvent son nom revenait sur leurs lèvres, l'encouragea, bénit son ministère et lui demanda en le quittant de lui élever là un autel. S. Jacques réalisa son désir et érigea en cet endroit un modeste sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu.

Avec le temps, cet humble oratoire devint la célèbre basilique de N.-D. del Pilar, ou Notre-Dame du Pilier, ainsi appelée en souvenir de l'apparition de Marie en cet endroit et parce que cette bonne Mère y est représentée supportée par une colonne comme lorsqu'elle se montra à S. Jacques. Cent lampes d'argent brûlent devant elle nuit et jour et les pèlerins se succèdent sans interruption à ses pieds.

III

Il y avait neuf ans que S. Jacques avait quitté la Palestine quand les intérêts de l'Eglise l'y rappelèrent. A cette époque régnait en Judée Hérode-Agrippa, petit-fils de celui qui avait fait massacrer les Saints Innocents et neveu de celui qui avait fait trancher la tête à S. Jean-Baptiste. Aussi cruel que ses devanciers, il ne reculait pas plus qu'eux devant le crime quand il jugeait que celui-ci pouvait servir ses intérêts. Les Juifs étaient toujours acharnés contre le Christ et ses disciples. Assuré de leur plaire en servant leur haine, Hérode fit arrêter les deux apôtres S Pierre et S. Jacques le Majeur à peine de retour à Jérusalem et les tint en prison, en attendant le moment de les mettre à mort.

Vous savez comment S. Pierre, encore nécessaire à l'Eglise dont il était le chef, fut miraculeusement délivré par un ange la veille du jour où il devait être décapité. Nous célébrons le souvenir de cette délivrance le premier août, en la fête de St-Pierre-ès-Liens. S. Jacques, qui n'était sans doute pas aussi nécessaire à l'Eglise naissante ou plutôt que Dieu trouvait mûr pour le ciel, S. Jacques fut traduit devant Hérode et, après un procès vite expédié, condamné à avoir la tête tranchée.

Tandis qu'on le conduisait au supplice, raconte la tradition, un paralytique lui demanda sa guérison et l'obtint. Josias, qui avait livré le saint apôtre à Hérode. fut si frappé de ce miracle qu'il embrassa sur-le-champ la religion chrétienne et en professa hautement la foi ; arrêté, il fut conduit au supplice en même temps que sa victime. Arrivés au lieu de l'exécution, ils demandèrent un verre d'eau dont S. Jacques se servit pour baptiser son compagnon. Quelques instants après, ayant eu l'un et l'autre la tête tranchée, ils s'envolaient au ciel cueillir tous deux la palme du martyre.

D'abord enseveli à Jérusalem par les chrétiens de cette ville, le corps du saint apôtre fut, au bout de quelque temps, remporté en Espagne par les chrétiens de ce pays qui l'avaient accompagné à Jérusalem et qui, sur son ordre, retournaient en leur patrie pour continuer de l'évangéliser. Ils le déposèrent dans un sépulcre de marbre à Padron, ville de Galice, mais il n'y devait pas demeurer. Au début du IXe siècle, il fut transporté à Compostelle, à quelque distance de là, et c'est en cette ville que pendant de longs siècles il fut l'objet de la vénération des fidèles. Le roi Alphonse le Grand y fit construire pour l'abriter un magnifique sanctuaire. Combien de milliers et de milliers de pèlerins y sont allés prier, combien d'âmes pieuses, combien de pécheurs pénitents se sont agenouillés sur ses dalles, Dieu le sait. Toujours est-il que de tous les lieux de pèlerinages tant fréquentés au Moyen Age par nos dévôts ancêtres, trois étaient particulièrement célèbres : le tombeau du Christ à Jérusalem, les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul à Rome, et celui de S. Jacques à Compostelle.

S. Jacques a, au cours des siècles, récompensé par de nombreuses et éclatantes faveurs le culte que l'Espagne lui rend. Il l'a en particulier aidée à secouer le joug des Maures qui l'opprimèrent

si longtemps. Toutefois ce pays n'est pas le seul à l'honorer. La France se souvenant que S. Jacques dut fouler son sol et l'évangéliser le tout premier en se rendant en Espagne et en en revenant, a toujours eu une grande dévotion envers lui. Elle lui a consacré de nombreuses églises. Paris, à lui seul, en comptait quatre avant la Révolution. Continuons donc de l'honorer et de l'invoquer afin de ressentir nous aussi les bienfaits de son puissant patronage. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

I

LES MÈRES DES SAINTS

Mesdames,

Votre rôle est grand, puisque votre rôle d'éducatrices est de former des âmes, de les orienter vers Dieu et de les mettre sur la route du ciel.

Aussi est-il heureux que vous soyez placées sous le patronage de sainte Anne ; sans doute, c'est Dieu qui créa l'âme de Marie comme il crée l'âme de vos enfants, c'est Dieu qui la fit immaculée parce qu'il voyait en elle son élue, la mère future de son Fils.

Mais vous qui sentez chaque jour les responsabilités parfois douloureuses et angoissantes de votre tâche d'éducatrices, vous comprenez que pour l'âme de Marie — pour la destiner et la préparer à la faveur divine — le ciel se devait de lui choisir une mère des plus tendres, mais aussi des plus saintes, des plus éloignées du mal et de toute compromission avec le monde, des plus généreuses à servir Dieu.

Je ne ferai point d'effort pour reconstituer ce que dut être l'heureux foyer d'Anne et de Joachim qui vit grandir la jeune vierge : l'histoire est plus que discrète sur ces années radieuses.

Mais vous me permettrez de chercher moins loin dans la durée et plus près de notre faiblesse — j'allais dire de notre médiocrité — des modèles de sainte vie familiale ; je les puiserai dans l'histoire des saints.

I

La pensée dominante d'une épouse chrétienne, c'est de traduire en acte le vœu qu'elle adresse chaque jour à son Père du ciel : « Fiat voluntas tua. » Le règne de la volonté de Dieu et non le règne du caprice, de l'intérêt et encore moins de la passion, tel est son idéal.

Et on le remarque tout de suite au choix de sa destinée : loin d'être de ces jeunes filles qui veulent se marier avant tout et avec n'importe qui — fût-ce au détriment de leur foi et de leur vie chrétienne, — je sais plusieurs épouses saintes qui se crurent longtemps destinées au cloître et ne s'en écartèrent que sur une indication positive de la Providence ; c'est le cas de la Vén. Carré de Malberg et de la mère de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Dieu toujours premier servi dans le devoir primordial de la vie conjugale, telle est encore leur règle inviolable ; aussi, à part les cas des enfants devenus prématurément orphelins comme sainte Elisabeth de Hongrie, S. Bernardin de Sienne, sainte Germaine Cousin, sainte Jeanne de Chantal, sainte Louise de Marillac, ou des enfants dont la naissance n'a été obtenue qu'après de longues prières comme S. Jean-Baptiste, la Sainte Vierge elle-même, d'après une tradition, les saints appartiennent de règle générale à des familles nombreuses. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est la dernière de neuf ; Bernadette Soubirous eut sept frères et sœurs, sainte Thérèse d'Avila, dix, sainte Catherine de Sienne, vingt-et-un ; en tous cas, jamais les saints ne furent élevés ou idolâtrés, gâtés en fils uniques.

II

Les saints appartiennent à toutes les conditions. Par la grâce de Dieu, ils ne s'aigrissent point dans les duretés de la pauvreté ; ils ne se laissent point amollir par les jouissances faciles de l'aisance.

La Bienh. Anna-Maria Taïgi, au siècle dernier, mère de sept enfants et épouse d'un domestique, se livre à des jeûnes qui effraieraient notre délicatesse. Je ne vous les propose pas en exemple. Je note seulement que la tendance excessive au bien-être finit par exclure de certaines existences la pratique, l'esprit et l'idée même de la mortification et du sacrifice.

En tous cas, les saintes épouses, même très occupées, savent faire très belle la part de Dieu dans leur journée. Les parents de sainte Thérèse assistaient chaque matin ensemble à la messe de 5 h. 1/2 et y communiaient fréquemment. La même docilité aimante et empressée aux lois de l'Eglise leur faisait admirablement observer, non seulement les abstinences du vendredi, mais le jeûne du Carême.

Une autre caractéristique des saints foyers où règne une sainte mère, c'est que les lectures frivoles ou romanesques en sont bannies et qu'on se plaît à la vie des saints lue en commun. C'est cette habitude de jeune âge qui explique le saint Curé d'Ars.

Une sainte mère est un admirable — j'allais dire un divin — mélange de tendresse et de force. Relisez la vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nulle part peut-être on n'a plus vive l'impression d'un foyer de paradis parce qu'on s'y aime tendrement. Telle dut être l'humble maison où Marie grandit entre Anne et Joachim.

Mais ces enfants si tendrement aimés ne sont point favorisés dans leurs défauts, comme c'est le fait de certaines mères aveugles et qui n'ont de force que pour maudire les prêtres ou les maîtres assez cruels pour signaler des imperfections de ces petits dieux.

Elle les habitue au contraire à convenir spontanément de leurs fautes.

III

Aussi les saintes mères qui savent refouler leurs larmes pour corriger leurs enfants sont aussi des âmes fortes en face de l'épreuve : comme Marie, l'incomparable mère, elles savent se tenir debout au pied de la croix, sans plainte, sans murmure, et sont sans révolte contre la volonté divine, mais au contraire, avec un abandon confiant et tranquille, encore que la pauvre nature saigne.

Les mères qui ont ainsi l'habitude de veiller, de se dépenser en prières et en sacrifices emploient, elles aussi, leur ciel à faire du bien à leur cher foyer.

Mais on n'est uni à Dieu dans la possession délicieuse du ciel qu'à condition de l'avoir été sur la terre par la foi qui le cherche humblement, par la confiance qui se repose doucement en lui.

Pour cette grande œuvre de la rénovation de la France par des épouses et des mères vraiment chrétiennes, unissons nos prières, appelons à notre aide les mères des saints. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XXVI

AU PIED DE LA CROIX

Mes frères,

Arrivé au lieu du supplice, Jésus fut dépouillé de ses vêtements et s'étendit sur sa croix. Les bourreaux fixèrent les mains. Nos crucifix font reposer les pieds divins sur un socle en pente. Rien n'appuie cette pieuse invention. Il semble beaucoup plus probable que le Maître dut être cloué en ramenant les jambes assez haut pour que la plante fût à plat sur la poutre. Le patient reposait parfois sur une espèce de sellette, ou encore on liait fortement la poitrine avec des cordes pour empêcher que les pieds et les mains ne se déchirent sous le poids du corps. La croix élevée de terre retomba dans le trou du rocher, provoquant dans les membres des souffrances aiguës.

Quand Jésus, les violentes secousses passées, ouvrit les yeux, ses regards rencontrent le petit groupe d'amis fidèles et, parmi les saintes femmes, sa divine mère. Il faudra encore quelque temps pour que Marie reçoive l'autorisation de se rapprocher de la croix. Mais tandis qu'elle contemple son Fils, des pensées multiples affluent dans son âme. Le *fiat* de l'Incarnation reçoit aujourd'hui son accomplissement. Tout chrétien n'a pas à donner à son Maître le témoignage du sang, mais il doit prendre sa part des souffrances de la croix. Que la T. S. Vierge nous obtienne cette grâce importante de savoir souffrir.

N'imitons pas ces insensés qui accusent Dieu d'être cause de la douleur, alors qu'ils devraient se souvenir qu'eux-mêmes sont responsables, en bien des cas, de leurs maux. Ils compromettent par leurs excès leur santé et celle de leurs descendants ; leur orgueil déchaîne les guerres et leurs mauvaises passions non combattues mille calamités. Pour supprimer le mal, il eût fallu la plupart du temps ôter à l'homme sa liberté. Or la liberté et la raison sont précisément ce qui distingue l'homme des vivants placés au dessous de lui, elles font de lui l'image de Dieu.

I

La souffrance est source de progrès et de perfectionnement. Elle est un aiguillon qui stimule le courage, un creuset où se trempent les âmes. Le plaisir, au contraire, entraîne souvent à la déchéance. L'histoire témoigne en effet que les peuples, ceux de l'antiquité et ceux des temps modernes, furent grands tant qu'ils eurent à lutter pour établir leur puissance. Du jour où, avec l'absence d'effort, ils recherchèrent le bien-être et les plaisirs, de ce jour la décadence commença pour eux.

Tant que les Romains menèrent une vie laborieuse, austère, ils furent le premier peuple du monde. Après quelques siècles de relâchement, l'empire colossal s'écroula. Quelques tribus barbares suffirent pour le jeter à bas. La même loi se vérifie pour les familles. La noble ambition de s'élever progressivement dans l'échelle sociale stimule l'effort. Dès qu'il cesse, le luxe et l'inaction des volontés conduisent aux pires misères morales et font sombrer dans le déshonneur les plus grands noms.

L'Eglise elle-même, trop comblée de biens, vit sa ferveur s'attiédir et le zèle des âmes baisser. Les grandes possessions des abbayes causèrent souvent leur perte. Quelle splendeur au contraire dans leurs humbles débuts !

Bien des hommes ont dû leur gloire à la pauvreté. Elle a stimulé leur labeur. Il est classique de célébrer la jeunesse laborieuse et souvent dure des grands hommes.

Mais plus encore que du progrès matériel ou social, la souffrance est ordinairement la condition du progrès moral. Pour monter, le dirigeable doit rompre ses amarres. Ce qui retient les âmes, c'est leur trop grande attache aux biens de ce monde. La souffrance rompt les liens qui tiennent les âmes captives. Bien acceptée, elle a ce salutaire effet de rendre à la vie son sens chrétien, son caractère d'épreuve, en attendant la stabilité de l'au-delà. Or c'est un fait que quand nos jours terrestres s'écoulent sans douleur, nous nous accoutumons vite à notre sort présent. « Quand l'exil est trop doux, on en fait sa patrie. » Si nous sommes parvenus à nous bâtir un petit nid confortable et douillet, où nous rêvons de couler des jours paisibles dans l'air embaumé de fleurs, au milieu des feuilles qui protègent des convoitises, Dieu ne peut nous laisser à nos illusions, il doit nous faire souvenir que nous ne pouvons définitivement nous fixer en ce monde, qu'il faut, « pèlerins et étrangers en ce siècle, » continuer notre marche vers Dieu sans arrêt.

Parce que nous tenons à notre corps, la souffrance et les maladies nous détacheront de lui. Avec le temps, les fatigues et l'âge diminueront ses forces et finalement les lézardes seront telles que la vieille demeure s'écroulera.

Notre cœur a besoin d'affection, comme nos poumons d'air pur. Les liens du cœur arrêtent parfois ses élans vers Dieu. La mort, l'adversité opère les détachements. La mort fauche l'un après l'autre nos meilleurs amis, ou nos revers les font fuir comme fuient les oiseaux devant l'orage. Nos défauts les fatiguent et ils ne reviennent plus. L'amour conjugal ne devient grand que purifié et ennobli par la souffrance.

Angèle de Foligno adore son époux et ses enfants. Il ne lui manque rien et la jeune châtelaine, dans son bonheur, ne pense guère à son Dieu. Mais le Très-Haut, qui veut pour lui seul cette âme d'élite, frappe à grands coups. En quelques mois, mari et enfants sont emportés. Son pauvre cœur a tant souffert qu'il n'en peut plus. Puis les chagrins s'apaisent, Dieu trop oublié reprend sa place. Douleur et grâce feront de la veuve désolée sainte Angèle de Foligno.

C'est là, sans doute, conduite exceptionnelle de Dieu. S'il permet ces cruels déchirements, c'est pour que nous ne cherchions d'autre tête que sa tête ensanglantée, d'autres yeux que ses yeux, d'autre cœur où nous appuyer que son Cœur sacré. L'or s'éprouve dans le feu (Eccli., II, 5), ainsi les âmes que le Très-Haut veut faire totalement siennes.

Pour de nombreux élus, la maladie ou l'épreuve a été le point de départ d'une vie nouvelle. Dieu frappe pour réveiller une conscience endormie, comme un père, afin d'avertir. Une maladie fait comprendre à François d'Assise qu'il mène une folle existence et qu'une telle vie ne conduit à rien. Ignace de Loyola, blessé au siège de Pampelune, en attendant la guérison, a tout le temps de réfléchir sur le service d'un roi temporel et celui du Roi des cieux. Guéri, il se rangera sous l'étendard de Jésus. N'est-il pas banal de faire remarquer combien les hommes les plus violents deviennent doux quand une grave maladie les terrasse, que les plus fiers tendent alors volontiers la main et vous remercient cordialement des moindres attentions ? Combien de jeunes gens ont dû à la solitude d'une chambre de malade l'abandon d'une vie frivole ou pécheresse, une orientation définitive vers le bien !

La souffrance nous détache, elle nous ramène vers Dieu, elle nous fait expier le passé. Les créatures sont au service de l'homme pour l'aider à atteindre sa fin. Quand nous les faisons servir au péché, Dieu, par un juste retour, les utilise pour nous guérir. Il est des maladies qui sont le paiement d'excès antérieurs, des humiliations cruelles rançon de notre orgueil, des égoïsmes qui se retournent contre nous. En nous faisant expier, la souffrance peut aussi nous faire grandir. Etres infimes que nous sommes, il nous faut pour grandir briser avec nos limites étroites. Le prêtre constate chaque jour la différence profonde entre une âme qu'a grandie la souffrance et celle qui n'est pas marquée du sceau de l'épreuve.

De plus, la souffrance nous rend plus semblables à notre chef. Il était écrit de lui : « Il fallait que le Christ souffrît et c'est par là qu'il pouvait entrer dans sa gloire. » Le chrétien doit ressembler à son Maître : « Tous ceux qui veulent vivre avec piété dans le Christ Jésus auront à souffrir persécution. » (II Tim., III, 12). « Il ne faut pas, disait une grande sainte, être seulement compagnon de Jésus à sa table, mais l'être aussi de son abstinence ; non seulement partager sa joie, mais souffrir quelque chose pour lui ; le suivre non seulement jusqu'à la fraction du pain, mais jusqu'à boire avec lui le calice de sa passion. »

Si les saints ont faim et soif de souffrance, s'ils redisent avec sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir, » ce n'est pas par besoin morbide ; ils ne recherchent pas la souffrance pour elle-même, mais parce qu'ils y voient un moyen de devenir semblable au Christ. D'où les accents d'un S. Ignace d'Antioche suppliant les Romains de ne pas empêcher son martyre : « Laissez-moi devenir la pâture des bêtes... Je suis le froment de Dieu, je suis moulu par la dent des bêtes pour devenir le pain très pur du Christ. Laissez-moi arriver à la pure lumière, laissez-moi imiter la passion de mon Dieu. » D'où le courage des martyrs au milieu des tortures : « Les uns ont péri dans les souffrances, refusant d'être délivrés, afin d'obtenir une résurrection meilleure, d'autres ont subi les moqueries, les verges, les chaînes, les prisons. Ils ont été lapidés, sciés, éprouvés. Ils sont morts par le tranchant de l'épée. » (Hebr., XI, 36-37). Paul, le grand ami du Christ, exulte quand il se rappelle tout ce qu'il a souffert pour son Seigneur.

Si nous ne nous sentons pas dans l'âme un tel courage, du moins essayons de bien utiliser les souffrances que le bon Dieu nous enverra. La souffrance est bonne ou mauvaise suivant l'usage qu'on en fait. Ce qui la rend sainte et méritoire, c'est la disposition intime avec laquelle on la reçoit. Comme l'a très bien dit un de nos contemporains, « ce n'est pas la douleur en soi qui rachète, mais la douleur acceptée, consentie, subie en union avec le Christ, dans un esprit de pénitence et de repentir. » La souffrance est fille du péché. Dans l'Eden l'homme ne devait ni souffrir, ni mourir. La souffrance est un fruit diabolique, tant que l'amour de Dieu ne l'a pas transformée et fait servir à notre sanctification. Ainsi, près du Maître sur le Calvaire, deux voleurs étaient crucifiés avec Jésus. A l'un fut ouvert le ciel par la souffrance, l'autre demeura impénitent.

Ne faisons donc pas comme les mauvais chrétiens : quand l'épreuve fond sur eux, ils blasphèment et abandonnent Dieu ; d'autres murmurent. Le Très-Haut, pensent-ils, récompense bien mal ceux qui se dévouent pour lui. Comme si, dès le monde présent, nous devions jouir du ciel. Le bon chrétien, lui, accepte. Accepter n'est pas rien ressentir. Les saints eux-mêmes ont pleuré quand la

douleur est venue les meurtrir. S. Augustin pleure sa mère et S. Bernard son frère, Jésus, le Saint des Saints, son ami Lazare. Laissons donc couler nos larmes, laissons notre cœur saigner, mais ce qui serait peu digne d'un disciple du Christ, ce serait de se replier sur ses souffrances.

Quand un soldat, au moyen âge, était blessé par une flèche, il fallait la retirer immédiatement, alors la plaie pouvait guérir. Accepter nécessite un effort. Mis en présence de ce qu'il devait endurer pour nous dans sa Passion, le premier mouvement de Jésus fut de prier son Père d'écarter de lui un tel amoncellement de douleurs. Mais le cri de la nature fut étouffé par celui du Fils obéissant aux ordres divins. Sa répugnance fit place à un généreux *fiat* d'acceptation.

Se résigner n'est pas se raidir comme les stoïciens orgueilleusement; c'est trouver bon que la volonté de Dieu s'accomplisse, trouver bon qu'une petite part nous revienne de la croix de Jésus. Car, dans sa grande bonté, Dieu ne nous découvrira pas, comme à Jésus, la somme de souffrances qu'il faudra subir. Notre courage ne pourrait supporter un tel choc. C'est donc jour par jour, heure par heure, que la grâce nous sera donnée en même temps que l'épreuve. Un moyen d'apaiser nos souffrances est de les unir à celles de Jésus. Aujourd'hui, dans sa gloire, notre Maître ne peut plus souffrir. Il le peut en nous, son « humanité de surcroît. » Il peut en nous continuer sa Passion et nous associer à son œuvre rédemptrice par l'apostolat de la souffrance, apostolat qui atteint sans paroles, comme celui de la prière, les âmes les plus proches, comme les plus lointaines. Qui ne voudrait contribuer au rachat des âmes avec Jésus et sa sainte Mère !

* *

Quelle leçon de courage nous donnera aux jours douloureux l'attitude de Marie près de la croix ! Elle se tenait debout, désolée, le cœur meurtri, mais forte dans sa douleur : *Stabat*. Ainsi, à son exemple, nous voudrons ne pas nous laisser abattre dans nos souffrances, afin qu'après la Semaine Sainte de notre vie nous méritions de connaître les joies de la Pâque du ciel. Ainsi soit il.

XXVII

LA VIERGE DE PITIÉ

Mes frères,

Après la mort du Christ, Joseph d'Arimathie « vint se présenter devant Pilate et demanda le corps de Jésus. Alors Pilate donna l'ordre qu'on le lui remît. » (Math., XXVII, 57-58). Quand Joseph détacha du gibet le corps de Jésus, Marie le reçut dans ses bras. Elle contempla les blessures des mains et du côté, regarda longuement le visage souillé de sang, le front déchiré par les épines.

Aux XV^e et XVI^e siècles, sculpteurs et peintres de chez nous s'attachèrent à exprimer cette douleur de Marie, de toutes la plus poignante. Vêtue d'un manteau de couleur sombre, la T. S. Vierge est assise au pied de la croix. Sur ses genoux repose le cadavre de son Fils. Les jambes sont rigides, un bras pend jusqu'à terre. D'une main Notre-Dame soutient la tête de Jésus, l'autre la presse contre sa poitrine.

Devant un tel spectacle, n'est ce pas le lieu de redire avec le prophète : « O vous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à la mienne » (Thren., I, 12)? « Quel homme ne pleurerait en voyant la mère du Christ en un tel supplice? *Quis est homo qui non fleret matrem Christi si videret in tanto supplicio ?* »

A Autrèche, en Touraine, la Vierge, les yeux baissés, joint les mains et prie. Faisons comme elle. Sur le cadavre défiguré du Sauveur, recueillons-nous. « Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Joan., XIII, 34). Examinons, sur les plaies de Jésus, si nous avons obéi à l'ordre du Maître, quels doivent être les fondements de notre charité et comment nous devons aimer notre prochain.

I. — *Pourquoi nous devons aimer nos frères*

Les hommes doivent s'aimer parce qu'ils se ressemblent, parce qu'ils ont une même origine et besoin les uns des autres. Ils doivent s'aimer parce qu'ils ont été créés à l'image de Dieu, rachetés par le sang du Christ et que le Très-Haut habite en eux. Les hommes se ressemblent. Ils sont tous composés d'un corps et d'une âme. Ils possèdent mêmes facultés, mêmes organes, viennent des mêmes causes, vont aux mêmes fins. L'amour se fonde sur la similitude. L'oiseau le plus timide ne fuit point ceux de son espèce, pas plus que le lion n'attaque et ne dévore ceux de sa race. Cette sympathie chez l'animal est instinctive et lui fait accomplir des actes étonnants. L'oiseau, fait pour voler et chanter dans les branches ou le ciel, s'immobilise un mois sur un nid. La fourmi se noie volontairement pour que son cadavre sauve ses compagnes. L'homme serait-il seul à échapper à cette loi ? Mais des liens plus puissants que la ressemblance unissent les hommes.

Les anges s'aiment. Ils se ressemblent, mais ne descendent pas les uns des autres. Au contraire, les hommes descendent d'ancêtres communs. D'Adam et d'Eve, comme d'une source unique, découle toute l'espèce humaine. Les différences accidentelles : forme du visage, coloration de la peau, proviennent du climat, du genre de vie, de l'alimentation, mais n'empêchent pas qu'en dépit d'intérêts et de civilisations divers, l'homme ne soit le frère de l'homme. Il s'agit d'aimer non seulement des pareils, mais des frères de même race et de même sang.

De plus, nous avons besoin les uns des autres. L'homme est fait pour vivre en société. C'est au sein de la famille que la vie est transmise. Là elle se développe. Mais quand il s'est agi de notre pleine formation physique et morale, nous avons

été aidés par une multitude. Que d'hommes, sans que nous nous en doutions, ont travaillé pour nous ! Comme le faisait remarquer Dieu le Père à sainte Catherine de Sienne, cette interdépendance est voulue : « Ne pouvais-je donc pas accorder à chaque homme ce qui lui était nécessaire ? Oui bien. Mais ma Providence a voulu que chacun fût soumis à son semblable et amené par le besoin et les actes extérieurs au sentiment intérieur de la charité. »

A ces motifs s'en ajoutent d'autres plus pressants. La sagesse de Dieu et son intelligence infinie éclatent dans ses œuvres. Il nous est possible de nous faire une idée de lui par les vestiges qui, en chaque être, rappellent son passage. Mais dans l'homme Dieu a laissé mieux que son empreinte, il a mis sa ressemblance. A travers l'enveloppe de chair, il nous faut découvrir l'esprit, un esprit créé directement par Dieu, un esprit qui reflète son image, qui a la pensée comme Dieu, le don d'aimer comme Dieu, le pouvoir de se déterminer comme lui. Quand le jeune Tobie franchit le seuil de Raguel, celui-ci de s'écrier : « Comme ce jeune homme ressemble à mon parent !... Sois béni, mon enfant, tu es le fils d'un homme de bien, du meilleur des hommes. » (Tob., VI).

Bien peu de païens reconnurent dans leurs semblables cette similitude divine. Si quelques philosophes dissertèrent sur la charité, ils ne se donnèrent pas la peine de pratiquer cette vertu. Qui parmi eux se fût cru obligé d'aimer les pauvres et les petits ? La force aux mains des puissants, au cœur des voluptueux la soif de jouir aiguisèrent toutes les férocités ; les êtres faibles : le malheureux, l'esclave, la femme, l'enfant, autant de victimes, d'instruments de lucre, de volupté. Et dire que de nos jours il est des hommes qui reprochent à l'Eglise d'avoir fait disparaître le paganisme et son système social !

Créatures de Dieu, nos frères sont aussi ses enfants. Le soir venu, nous aimons à nous recueillir au pied du tabernacle, dans la demi obscurité d'une église. Derrière la petite porte qui le dérobe à nos regards, Jésus repose dans le ciboire doré. Le Maître n'est pas seulement dans des vases précieux de métal, chaque âme en état de grâce est un ciboire vivant, car Notre-Seigneur l'a promis : « Si quelqu'un m'aime, il garde mes commandements. Mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. » (Joan., XIV, 23). Et S. Paul rappelait aux Corinthiens qu'ils étaient la demeure et le temple du St-Esprit. (I Cor., III, 16).

Ciboires vivants, nos frères sont aussi membres du corps mystique de Jésus. Cette réalité du corps mystique se trouve exposée dans le Nouveau Testament à diverses reprises. Le divin Maître l'a fait connaître dans la comparaison de la vigne : « Je suis, nous dit-il, le cep, vous les sarments. » Les sarments sont comme une extension du cep ; du tronc la sève monte dans les branches et les vivifie. Unis au Christ par la grâce, la vie divine s'écoule de lui en nous. Détaché de lui, le sarment n'est plus bon à rien qu'à être jeté au feu.

Pour exprimer la mystérieuse identité de Jésus et des siens, S. Paul emploie l'image du corps humain. Il nous montre la vie surnaturelle descendant de la tête, de Notre-Seigneur, dans les membres, le corps que forment les fidèles en communion avec lui. Cette vérité, Paul l'avait connue en des circonstances à jamais gravées dans sa mémoire. Il courait à Damas avec des lettres du Sanhédrin pour ramener à Jérusalem les disciples de Jésus. Alors qu'il approchait de la ville, une force invisible renversa le persécuteur sur le chemin et une voix interrogea : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »

Saul n'en voulait pas au Christ. D'ailleurs comment eût-il pu l'atteindre ? Depuis l'Ascension Jésus était assis à la droite de Dieu. Mais le Sauveur souffre dans ses frères : « Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites. » (Math., XXV, 40). « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, dira le Sauveur au jugement dernier, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité. » Et le Souverain Juge d'expliquer que les soins donnés aux malades, aux prisonniers, toutes les œuvres de charité à l'égard des humbles et des petits, le Maître les a regardés comme faits à lui-même.

Dans des méditations sur la vie du Christ, un auteur nous montre Nicodème, Jean et d'autres enveloppant le corps de Jésus avec des bandelettes, comme c'est l'usage chez les Juifs. Quant à la T. S. Vierge, nous dit il, elle se réserve l'ensevelissement de la tête de son divin Fils et Madeleine les pieds du Sauveur qu'elle avait autrefois mouillés des larmes de son repentir. Ces pieux devoirs rendus au Maître défunt, Marie tenant la tête, Madeleine les pieds et les autres soutenant le corps par le milieu, Jésus fut transporté dans le tombeau.

Comme nous nous serions unis volontiers au groupe des amis du Christ pour donner à son corps tous nos soins ! Chaque jour, à chaque moment, il nous est possible de témoigner à Jésus notre amour en le servant dans ses frères. Ainsi ont fait les saints. Ils ont sacrifié leurs biens et leur vie à soulager leur Maître adoré se cachant sous les haillons de la misère et de la pauvreté.

II. — *Comment aimer nos frères*

Le docteur de la Loi avait répondu à Jésus, en citant celle-ci : « Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. » « Lorsque le Seigneur dans l'ancienne Loi, écrit la petite sainte de Lisieux [1], ordonnait à son peuple d'aimer son prochain comme soi-même, il n'était pas encore descendu sur la terre ; et sachant bien à quel degré l'on aime sa propre personne, il ne pouvait demander

[1] *Histoire d'une âme*, chap. IX.

davantage » Mais il importe de distinguer dans l'amour de soi. L'on peut s'aimer conformément à la loi de Dieu. Il est un autre amour que cette même loi condamne, un amour égoïste, un amour qui nous fait centre de tout Jésus nous demande d'aimer nos frères comme nous-mêmes, c'est-à-dire d'apporter à leurs intérêts spirituels et temporels le même dévouement qu'aux nôtres, de les traiter comme nous voudrions être traités. Cet amour toutefois ne serait pas suffisant. Jésus nous a donné un commandement nouveau, son commandement à lui, il n'exige plus seulement que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, mais comme il l'aime, lui : *sicut dilexi vos.* Et pour connaître l'amour de Jésus pour nous, c'est l'Evangile qu'il faut relire et méditer.

Quand la mer s'étend devant nos regards, les flots bleus qui se succèdent jusqu'à l'horizon nous donnent une impression d'infini. En nous révélant l'amour du Sauveur, l'Evangile nous fait éprouver une semblable impression. L'amour de Jésus pour les hommes les embrasse tous, sans distinction de talents, de fortune et même de vertus. Il compte parmi ses disciples des bateliers du lac de Génésareth et des riches comme Nicodème et Joseph d'Arimathie. Autour de lui se pressent publicains et pécheurs. Sur la croix, dans la foule qui l'entoure, il y a les sanhédrites qui le maudissent, les soldats qui se moquent... pour tous sa voix implore : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Pour avoir une idée de la délicatesse de Jésus, il faut méditer les paraboles, celle par exemple du berger en quête de la brebis perdue. Il ne compte ni avec la distance, ni avec la chaleur, ni avec les broussailles. Et, comble de charité, le pasteur charge sur ses épaules la brebis retrouvée, pour lui épargner les fatigues du retour. Jésus compare son amour pour les âmes à une pauvre femme. Une pièce d'argent a roulé des mains tremblantes par l'âge sous quelque meuble. Et la voici désolée, car pour elle cette pièce est un trésor, d'allumer sa lampe et de promener partout la lumière et le balai.

Combien plus touchante encore la parabole du prodigue ! N'est-ce pas, hélas ! l'image de tant d'hommes à l'égard de Dieu ! S'il se penche sur les hommes, même parmi les meilleurs, les regards divins découvrent des plaies, des misères, des petitesses, un égoïsme à faire pleurer. Même avec les sacrements, même avec tant de grâces, qu'il est difficile de dominer toujours un corps de boue ! S'il découvre parmi ses fidèles tant d'imperfections, parmi ceux que ne soutiennent pas des énergies spirituelles, que de désordres effrayants émeuvent le Cœur divin ! *Misereor, misereor.* Revenons au prodigue.

Chaque jour, le père inspecte l'horizon. Il espère toujours. Qui sait ? la faim, la misère feront peut-être revenir l'ingrat. Il est revenu en effet, déguenillé, malpropre, traînant avec lui une odeur de péché. Les bras du père se sont ouverts et refermés sur l'enfant perdu. Mais ce pardon qu'il accorde si généreusement, Jésus a dû le payer cher. Nous en savons le prix. Ce n'est pas pour rire que le Sauveur nous a aimés. Alors que la moindre de ses actions eût suffi à notre rachat, une larme, un soupir, il a voulu l'agonie au Jardin des Oliviers, être traîné par les rues de Jérusalem, être flagellé et finalement agoniser sur une croix. Désormais il peut montrer la blessure de son flanc ouvert. Les hommes comprendront. Ils ne comprennent pas. Jésus l'avait su d'avance, mais son amour n'a pas reculé devant cette incompréhension.

* *

Nous du moins, regardons, comme Marie, la poitrine béante de Jésus et son cœur blessé, aimons nos frères comme lui, d'un amour généreux, jusqu'au bout, et nous recevrons la récompense des amis qui suivent Jésus non seulement jusqu'au Thabor, mais jusqu'à la croix. Ainsi soit-il.

XXVIII

LE MATIN DE PAQUES

Mes frères,

Si le grain de blé jeté en terre ne meurt pas, il ne peut porter de fruit. Ce fut pour la T. S. Vierge un immense bonheur quand, au matin de Pâques, Jésus, sorti du tombeau, vint surprendre sa mère et lui annoncer son triomphe sur la mort.

Les saintes femmes, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé s'étaient mises en route avec des parfums pour embaumer de nouveau Jésus. Marie, mère de Jésus, était demeurée à la maison. La promesse de son Fils lui revenait en mémoire : « Je ressusciterai le troisième jour. » Or voilà que tout à coup, écrit un pieux auteur, Jésus apparaît, revêtu d'habits d'une blancheur éclatante, brillant de beauté, plein de joie. Respectueusement le Maître salue sa mère, qui se prosterne. Il la relève, l'embrasse, presse contre le sien le visage de Marie. Plus de crachats ni de blessures. La T. S. Vierge se réjouit de ce miracle éclatant. La résurrection de Jésus est en effet un des fondements de notre foi, le miracle qui confirme sa mission d'envoyé de Dieu.

I. — *La réalité du miracle*

Quelque vingt-cinq ans après la Passion, S. Paul écrivait aux Corinthiens : « Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est donc notre prédication et vaine également notre foi. » Ce fondement ébranlé, le christianisme croule misérablement.

Ressusciter, c'est revenir à la vie. Or la mort de Jésus sur la croix fut officiellement constatée. Notre-Seigneur n'y demeura, il est vrai, que quelques heures. Mais le dénouement fut rapide parce que Jésus était épuisé par une longue et affreuse agonie. Interrogé après son arrestation par des juges iniques, ceux-ci poussèrent la bassesse jus-

qu'à le laisser outrager et brutaliser par leurs gens le reste de la nuit. Le matin du vendredi, on le traîna lié de prétoire en prétoire, sans nourriture. Il fut flagellé de la façon la plus sanglante, dans le but d'apitoyer la plèbe. Bafoué, souffleté, couronné d'épines, il ne put porter sa croix jusqu'au lieu de l'exécution. On dut, chemin faisant, réquisitionner pour cet office un homme de Cyrène, Simon, père d'Alexandre et Rufus, deux chrétiens connus des frères de Jérusalem. Cloué au bois, ayant perdu beaucoup de sang, dévoré de soif, Jésus rendit l'âme dans un grand cri. Inutilement d'ailleurs, car il était bien mort, un soldat envoyé par Pilate perça la poitrine du supplicié.

La loi romaine ne se souciait pas de la sépulture des condamnés. Mais d'ordinaire les représentants de César accordaient leur cadavre aux parents, s'ils le réclamaient. Prévenu de la mort, Joseph d'Arimathie s'en fut demander au gouverneur le corps de Jésus. Le décès constaté, Pilate l'accorda. Joseph, pour l'ensevelissement, acheta un linceul et environ cent livres d'aromates. Détaché de la croix, le corps sanglant fut lavé, entouré de bandelettes, couvert de parfums, le tout hâtivement, car le soir tombait et le sabbat interdisait tout travail. La précieuse dépouille fut déposée dans un tombeau prêté par Joseph d'Arimathie. Une grande pierre ronde en ferma l'entrée.

La quantité d'aromates et l'exiguité de la salle où reposait le corps de Jésus eussent provoqué l'asphyxie si le Sauveur n'eût été mort depuis longtemps. Pour être sûrs que le défunt ne leur échapperait pas, les Juifs firent apposer des scellés et garder le tombeau. Quant aux apôtres en fuite, ou enfermés soigneusement dans le Cénacle, ils ne songeaient nullement à voler le cadavre de leur Maître pour faire croire à une résurrection.

Or le matin du premier jour de la semaine, le lendemain du sabbat et de la Pâque, les saintes femmes voulurent compléter l'ensevelissement de Jésus. Dès l'aube, elles sont en route pour le tombeau. Sur le chemin, elles se demandent comment elles pourront seules rouler la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre. En approchant, elles la voient ôtée. Elles courent vite. Les Juifs auraient-ils profané la tombe du Maître ? Madeleine, sans plus, tire cette conclusion. Eplorée, elle rentre en hâte dans la ville annoncer à Pierre le nouvel affront : « On a enlevé le Seigneur du sépulcre et nous ne savons pas où on l'a mis. »

Plus prudentes, les autres femmes entrées timidement dans la chambre funéraire reculent avec épouvante à la vue de deux anges. Les messagers célestes les rassurent : « Ne craignez pas, vous cherchez Jésus de Nazareth... il est ressuscité, il n'est plus ici. » A leur tour, les saintes femmes s'en vont annoncer aux apôtres que le tombeau du Sauveur est vide, mais qu'il est ressuscité.

Par un chemin différent, Jean et Pierre, avertis par Madeleine, étaient accourus au sépulcre. Les bandelettes gisaient à terre ; le suaire, dont avait été enveloppée la tête, était roulé à part. Aucune trace de désordre, suite d'un enlèvement précipité. Ils crurent donc à la parole du Sauveur : « Je ressusciterai le troisième jour. » Avant que les saintes femmes aient averti les apôtres de la résurrection de Jésus, ses ennemis étaient au courant. Un peu avant l'aurore, les gardes commis au tombeau avaient ressenti la violente secousse qui avait fait trembler le jardin où se trouvait le tombeau de Jésus. Effrayés, les gardes étaient tombés à terre, puis, revenus à eux, s'étaient enfuis quand l'ange avait roulé la pierre qui fermait le tombeau. Leurs renseignements étaient ennuyeux ; aussi, pour les faire taire, leur promit-on beaucoup d'argent et pour expliquer le tombeau vide, les Juifs firent courir le bruit que les disciples de Jésus avaient enlevé son corps.

Jésus, les anges l'avaient dit, était ressuscité. Le Sauveur va maintenant se montrer lui-même aux siens. S. Paul dresse une longue liste de ceux qui virent le Maître après sa résurrection. La T. S. Vierge n'est pas nommée, mais nous avons rapporté une tradition qui veut qu'elle ait été la première à contempler Jésus vivant. Ses titres à revoir son Fils étaient différents de ceux des apôtres. Son rôle n'était pas d'être témoin : Marie devait la première revoir Jésus parce que l'affection filiale l'exigeait ; parce qu'elle avait le plus souffert, ne devait-elle pas être d'abord consolée ?

Quelle différence d'ailleurs entre les sentiments qu'éprouva Marie à la vue de Jésus ressuscité et ceux des apôtres et des disciples ! Pour eux, c'était au premier moment de l'effroi. La frayeur calmée, le Maître devait multiplier les marques de son identité, se prêter à une enquête, les disciples redoutant d'être le jouet de quelque illusion. Il dut se laisser toucher, manger devant eux. L'effet de ces preuves fut de transformer la défiance des apôtres. Ces peureux, que l'arrestation de Jésus, que sa crucifixion avait démoralisés, se ressaisirent. En eux grandit une foi inébranlable, et pour affirmer ce miracle ils donneront leur sang.

Notre foi s'appuie donc sur des faits que la critique la plus exigeante ne peut ébranler, sur des preuves extrêmement solides, et cependant nous rougissons d'être chrétiens. Nous voulons qu'on nous le pardonne presque comme une faiblesse. Que des amis nous arrivent un vendredi, nous ne voulons pas faire maigre, de peur de paraître trop pieux. Sommes nous en excursion un dimanche ? Une messe n'a pas été prévue, nous n'osons le faire remarquer et nous manquons à un devoir grave par lâcheté. Lors de la joyeuse entrée à Liège des jeunes souverains de Belgique, on n'avait oublié qu'une chose dans le programme des fêtes : une messe. Le roi Léopold fit ajouter cette messe dominicale et y assista avec la reine Astrid.

Devant nous, chez nous, on soutient des théories contraires aux lois de la morale ; notre devoir serait de rectifier ou de marquer notre désapprobation. Nous ne l'osons pas. Combien de chrétiens